Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 23

Artikel: Au temps où l'on prisait
Autor: F.R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-206035

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

conviendrais le mieux pour le plus vitte. je vous assure Monsieur de vous remplir une place à merveill, j'ai 40 ans robust est fort, je suis mariéer est j'ai 2 Enfants un garçon et une fille, est j'écrit les 2 langes à fond Français et Laleman.

» Monsieur Veuillez agrée mes meillieur salutations les plus présantable Distinguées ».

(Signature.)

ON PLLIORIAU

L'a z'u passâ cllia moûda qu'on avâi dein lo vîlhio teimps, de payî on pllioriau po lè z'einterrâ. L'ètâi, — mè rondzâi que vo dio dâi dzanlye. — l'ètâi on'hommo avoué on mor refregnu, on tsapi nâ et grand quemet onna botollie d'on pot, — on *du* quemet on l'appelâve — onna zaqua à lame et dâi tsausse que serrâvant tellameint lè tsambe que dâi iâdzo sè faillâi dècouènâ bin adrâi lè dzènâo po pouâi lè z'einfattâ. Dèvessâi allâ dè coûte lè brancard iô on mettâi lo mort et pu coudhî pllioriâ tant qu'âo cemetîro. L'è po cein qu'on l'appelâve lo pllioriau. Dinse on étâi su d'itre pllioriâ per quauquon n'a pas, âo dzo de vouâ, lè dzein sant pas pî frâi bin adrâi qu'on lè crètique dza et que, se l'einterrâ ètâi reinvouyî de dâotrâi dzo, clliau que vant à la porsuita tsanteront quasu. Einfin, sè à rein de regretta clliau pllioriau.

Dein la coumouna de Mollie-Tchîvra, l'avant chè po pllioriau on corps qu'on lâi desâi Sabineau, por cein que l'avâi maryâ la Sabine de la Delèze, onna sorto de fenna qu'à Dieu la bène. Tot cein que savâi fère po son Sabineau, l'ètâi de lo bramâ, de lo potteyî, que ma fâi lè su que clli l'hommo pouâve dere que medzîve de la soupa âi truffie à midzo et de la soupa à la potta tot lo resto dau dzor, — et de la né que desant lè croûïe leingue. Dan, vaitcè qu'on dzor Sabineau va vè on camerardo que l'avâi à nom Breinnon et lâi dit dinse :

— Dis vâi, Breinnon, tè foudrâi mè fère on petit serviço sta vèprâ.

— Se pu, oï : mâ n'è pas grand erdzeint à prètâ ora.

— Oh ! n'è pas po t'eimpronta de l'erdzeint.

— Et por quie è-te, dan ?

— Ie sarâi de fère lo pllioriau à ma pllièce po l'einterrâ à l'assesseu que l'è dan sta vèprâ :

— Bin se te vâo ! Ma porquie ne lâi va-to pas tè mîmo ?

— Porquie ? que repond Sabineau, l'è qu'on mè trâirâi lè bouî que mè sarâi impossibllio de pllioriâ vouâ : ma fenna l'è morta sti matin.

MARC A LOUIS.

LE VEUF ET LA VACHE

Samin de Praz-Revon perdit sa femme. Comme un malheur n'arrive jamais seul, à quelques mois de là sa vache périt du charbon. Ce nouveau coup le plongea dans le désespoir.

— Voyons, voyons, lui dit un jour son ami Pierre, tu n'es pas raisonnable : ta femme meurt, tu t'en consoles ; ta vache te manque et te voilà pleurant comme une Madeleine ! Il faut se faire une raison, nom de sort ! Une femme vaut bien une vache, surtout quand elle est brave, économe et travailleuse comme ta pauvre Fanchon...

— Je ne sais pas ce qui vaut le mieux, répondit Samin : il n'y a pas de mois qu'on ne me propose une nouvelle femme ; quant à une vache, personne ne m'en a même offert la queue d'une.

LES CHAUSSES DE MICHEL BELLET

On nous communique le document ci-après, détaché dans le minutaire d'un tabellion lausannois du XVIIe siècle. Le lecteur y verra qu'à cette époque-là les vêtements étaient des choses de prix, qu'on s'ingéniait à faire durer le plus possible, et à propos desquels on passait des actes dans toutes les formes, comme pour des transactions immobilières ou pour un mariage.

« Le 12e jour du mois de juin 1657, honnête Michel Bellet ayant donné à teindre un haut de chausses à Janine femme de maître Pierre Barbaz et ayant ladite Janine donné une marque au dit Bellet lequel l'ayant perdue n'aurait pu avoir ledit haut de chausses sans faire quittance à ladite Janine. Voilà pourquoi, par le moyen de la présente, elle remet et délivre au dit Bellet ledit haut de chausses afin qu'elle en soit quitte et non recherchée à l'avenir. Que si quelqu'un apportoit à ladite Janine le double de ladite marque, icelui Bellet promet de tenir indemne ladite Janine envers et contre tous. »

Au temps où l'on prisait.

Ceci est extrait des cahiers d'un vieux priseur.

« La tabatière est un des nombreux anneaux de la chaîne qui lie les hommes entr'eux.

» Parfois elle remplit l'office d'un baromètre.

» Sortie violemment de la poche et tenue longtemps dans la main avant d'y introduire l'index et le pouce, — la prise aspirée bruyamment — indiquent l'*orage* (contrariété, colère concentrée).

» Etant tenue dans la main, si on la caresse en lui faisant faire mollement quelques mouvements de rotation, c'est *calme plat, beau fixe* (contentement, béatitude).

» Elle sert aussi de thermomètre.

» Lorsqu'un homme vous présente fréquemment sa tabatière pendant une conversation, cela indique un *fort degré de chaleur*. Cet homme a de l'estime pour vous ou veut le faire croire, ou bien encore il veut vous persuader d'une chose dont vous n'êtes pas bien convaincu.

» Un homme ayant l'habitude de vous donner régulièrement une prise, cesse tout à coup sans motif apparent de vous l'offrir, *indique le froid*. Cet homme a une haine secrète contre vous, il faut vous en méfier.

» Sur le *comptoir* de plusieurs cafés de Paris, on voit une énorme tabatière dite *omnibus ;* elle peut contenir une bonne demi-livre de tabac, quelquefois plus. Les *habitués* vont y puiser sans se gêner, et lorsque le cafetier remarque chez lui un nouveau visage, il va lui-même cérémonieusement lui offrir une prise de l'omnibus, en l'assurant qu'il peut en disposer à son aise.

» C'est un moyen comme un autre d'attirer la pratique.

F. R.

UN MARIAGE MANQUÉ

CONTE CAMPAGNARD

Pierre la Goyette était en train de s'habiller pour aller « fréquenter », quand la mère la Goyette lui dit :

— Qu'est-ce que tu pourrais bien emporter à ta mie, pour lui faire cadeau ?

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Si tu lui portais deux ou trois prunes.

— Des prunes ? mais ils en ont plus que nous de prunes ?

— Qu'est-ce que ça fait ? reprit la mère la Goyette. Ce ne sera toujours pas les mêmes. Je vais t'en chercher quelques-unes.

La mère la Goyette s'en alla devant la maison secouer un prunier et revint un moment après avec sa devantière pleine de prunes : de grosses prunes reine Claude qui avaient de la farine sur la peau. Elle les enveloppa, bien comme il faut, dans un mouchoir propre et elle dit à Pierre :

— Tu verras que ça lui fera plaisir.

Et elle ajoute en faisant de petit yeux :

— Tu comprends, quand on veut se marier, faut faire le gentil, et il faut se faire bien voir de la famille... Quand ton pauvre père venait me voir, moi, il m'apportait toujours quelque chose.

Pierre la Goyette « fréquentait » Marie Tenrô, une jolie fille du village des Perches, qui avait des terres, des prés, des bœufs, des vaches, des cochons, des chèvres, et qui n'avait ni frères, ni sœurs. Quand ses parents seraient morts, elle aurait bien trente mille francs.

Aussi Pierre y tenait à cette Marie Tenrô. Depuis Pâques, tous les dimanches il allait la voir. Marie ne disait pas non, mais les parents Tenrô trouvaient à redire que Pierre la Goyette n'avait que deux vaches, et, ma foi, ils ne se pressaient point de dire oui. Le mariage était, comme on dit chez nous, sur la balance.

Pour aller « fréquenter », Pierre avait fait une toilette digne du président de la République. Il avait commencé par tirer un seau d'eau au puits et avec une pièce de savon blanc, il s'était flanqué une « débarbouillade » à lui faire fumer la peau. Hardi je te frotte, hardi je te savonne, et il reniflait, éternuait, gargouillait dans son seau, comme un âne qui a reniflé une tabatière. Ah ! par exemple, quand il eut fini, on aurait pu se mirer dans sa figure.

Ensuite, il avait mis son habit qu'il avait étrenné à Pâques. Une lévite qui lui faisait vzig, vzac, sur les fesses, à chaque pas qu'il faisait, une culotte qui lui serrait les jambes comme un fourreau de parapluie ; sur sa grosse tête rouge, un petit chapeau gris, avec une fente dans le fond, comme les jeunes messieurs en portent à la ville. Ah ! c'est que Pierre la Goyette était un des plus grands farauds du pays.

* * *

— Allons, je pars, dit Pierre à la mère la Goyette.

— Au revoir, lui dit la mère, et trouve moyen de te faire bien voir. Ce n'est pas difficile ; tu n'as qu'à dire oui à tout ce qu'ils te diront, à trouver chez eux tout beau et tout bon. Comme cela, tu seras sûr d'avoir la mie.

Ah ! c'est qu'elle n'était pas bête la mère la Goyette.

— Et n'oublie pas les prunes.

Pierre prit le mouchoir plein de prunes et se dirigea du côté des Perches. Il avait à peu près une heure de chemin à faire, mais il faisait bon voyager. Les foins étaient fanés, les blés étaient mûrs et la caille chantait : « Paie tes dettes ! paie tes dettes !... »

Pierre rencontrait de temps en temps des connaissances qui lui disaient :

— Gageons que tu vas fréquenter ?

Pierre leur répondait tantôt par une bêtise, tantôt par une autre. Et il reprenait son chemin, content comme un roi en sifflant yu... yu... tu... yu... yu..., comme un merle.

Au lieu de tant siffler, il aurait mieux fait de regarder un peu mieux où il mettait les pieds. Comme il descendait une petite pente à travers le bois de la Roche, voilà que notre Pierre glissa sur des aiguilles de pins et brrroum ! s'allongea sur le dos.

— Nom de goui ! grogna-t-il.

Il se releva, se frotta le derrière et dit :

— Et mes prunes ?

Les prunes étaient à bas dans le mouchoir. Seulement, comme Pierre en tombant avait trouvé moyen de s'asseoir dessus, ce n'était plus des prunes, mais une marmelade de prunes.

— Qu'est-ce que je vais faire de ces prunes à cette heure ? Je ne peux pas les offrir comme ça.

Et notre Pierre resta un grand moment à regarder ses prunes écrasées. Grand niais, va ! Alors il se pensa :

Ce serait tout de même dommage de les perdre. Je vais essayer de les manger.

Il se rassit à côté de ses prunes et, l'une après l'autre, il se mit à les avaler. Et il se flanqua quelque chose comme trois quarterons de prunes sur la panse. Il ne laissa sur le terrain que celles qui étaient trop écrabouillées.

— Ouais ! se dit-il quand il fut au bout. Je suis gonflé comme un bœuf, pourvu que ces prunes ne me fassent pas mal !

Il avait marché à peu près une demi-heure et il passait à côté d'une vigne, quand quelqu'un l'appela.

— Bonjour, Pierre.

— Bonjour, maître Tenrô.

— C'était en effet le père Tenrô qui se promenait, les mains derrière le dos, dans son verger.

Ils se mirent à bavarder tous les deux, de leurs foins, de leurs moissons et ils arrivèrent à côté